

LA DISPARITION PROGRESSIVE ET PROGRAMMÉE DE LA GESTION DES PASSIONS POLITIQUES

*The gradual and programmed disappearance of
political passions*

Eugène Enriquez¹

RESUMO

Neste artigo, procura-se contextualizar o tema das paixões políticas no campo da Sociologia, apontando que, na atualidade, elas se encontram em um período de apaziguamento. Primeiro, porque a sociedade experimentou a voga do “politicamente correto”. Em segundo lugar, porque as emoções se deslocaram para um outro lugar, qual seja, as redes sociais, cuja violência verbal tem como objetivo, consciente ou inconsciente, evidenciar outra sorte de paixões, aquelas que pretendem destruir indivíduos e comunidades específicas.

Palavras-chave: Paixões políticas, Pierre Ansart, politicamente correto.

ABSTRACT

In this article, we contextualize the theme of political passions in the field of Sociology, noting that they are currently undergoing a period of appeasement. First, because society has been overtaken by the fad of “political correctness”. Secondly, because emotions have been diverted elsewhere, that is, to social networks, whose verbal violence aims, consciously or not, to provoke another type of passion, of the sort that attempts to destroy specific individuals and communities.

Keywords: political passions, Pierre Ansart, political correctness..

¹ É professor emérito do Laboratoire de Changement Social da Universidade Paris VII – Denis-Diderot. E-mail: carreteiro.teresa@gmail.com.

Notre ami, Pierre Ansart, auquel est dédié ce dossier a été, du moins en France, celui qui a donné ses lettres de noblesse à l'étude et au décryptage des modes de gestion des passions politiques et, au préalable, à l'analyse fine et exhaustives de la notion même de « passions politiques ». Son livre « La gestion des passions politiques » a paru en 1983 en Suisse à Lausanne [ANSART, 1983] et publié au Brésil en 2019 grâce à des chercheurs brésiliens qu'Ansart a bien connu et a fortement estimé. [ANSART, 2019] Grâce à cette parution, c'est toute la communauté universitaire brésilienne qui a eu accès à cette œuvre fondamentale que tout sociologue, spécialiste des sciences politiques ou historien de qualité se doit, à mon point de vue, de connaître bien qu'elle n'ait pas eu dans l'univers francophone tout le retentissement qu'elle mérite. En effet sa diffusion en France en particulier, par les Éditions L'Âge d'homme situées en Suisse a été moins importante que celle du précédent ouvrage d'Ansart (lui aussi, essentiel à mon point de vue) : « Idéologies, conflits et pouvoir », édité par les Presses Universitaires de France (P.U.F). [ANSART, 1977] On peut donc regretter que les P.U.F à l'époque éditrices d'une partie importante de la sociologie française (en particulier de la revue « Les Cahiers Internationaux de Sociologie » fondée par Georges Gurvitch et dirigée par Georges Balandier – deux sociologues de premier plan, ayant une renommée internationale), n'ait pas pu ou pas voulu publier « La gestion des passions politiques ». Si cela avait été le cas je suis certain que ce dernier livre aurait eu une plus grande diffusion et un plus grand écho.

Incontestablement, le thème des « idéologies, conflit et pouvoir » apparaît comme un thème normalement et constamment exploré par la plupart des sociologues s'intéressant au domaine politique. Par contre celui des « passions politiques » semble à priori en dehors des préoccupations des sociologues. Effectivement les sociologues, dans leur très grande majorité et dans leur aveuglement devant un domaine qui leur semble relever de la psychologie (en particulier de la « psychologie des peuples »), n'ont pas voulu se confronter à ce domaine des « passions politiques » qui semble échapper à toute analyse objective et à toute mesure.

Effectivement comme l'écrit Pierre Ansart, lui-même dès les premières lignes de son livre « La dimension affective de la vie politique, les sentiments communs, les passions collectives qui accompagnent les pratiques politiques, constituent un domaine de difficultés, sinon de défi, pour la connaissance. Comment, en effet, comprendre et expliquer l'intensité d'une émotion collective et ses conséquences, la persistance d'un attachement, la violence d'un amour ou d'une haine politique ? ». [ANSART, 1983 :7]

Ainsi Ansart se rend bien compte de l'originalité de sa démarche qui vise à faire entrer le règne des sentiments et même des passions dans les études sociologiques.

J'ai été immédiatement sensible à sa démarche pour deux raisons.

A) Ansart était mon collègue au département de sciences sociales de Paris 7 (devenu maintenant Paris - Diderot) et il savait que mes préoccupations (explorer le rôle des pulsions, des identifications, des fantasmes dans l'édification et la structuration du lien social) rejoignaient les siennes. C'est pour cela qu'il me dédiaça son livre en indiquant qu'il était « en pleine complicité intellectuelle et amicale » avec moi, et il le fut d'autant plus volontiers que je lui dédiaçais à mon tour mon livre paru aux éditions Gallimard à la même date (1983) « De la horde à l'état » en soulignant moi aussi la parenté qui existait entre nos deux manières de voir inhabituelles en sociologie.[ENRIQUEZ :1983] B) Lorsque j'ai passé un moment difficile dans ma vie et que j'ai eu besoin d'une oreille attentive et non jugeante, c'est celle, en particulier, d'Ansart que j'ai trouvée. Il a été pour moi comme un grand frère (il avait une dizaine d'années de plus que moi) dans cette circonstance, comme il a su, à d'autres moments, écouter et tirer profit des quelques conseils que j'ai pu lui donner.

Mais cette aide mutuelle ne nous a pas permis d'avoir l'audience que nous pouvions espérer. L'utilisation, dans nos travaux, en particulier de l'œuvre de Freud, nous a éloigné des sociologues purs, plus ou moins durkheimiens (en réalité, Durkheim, comme Mauss, a été souvent assez proches des psychologues – même s'il a toujours désiré donner des « règles à la méthode sociologique ») et a eu pour conséquence que nos œuvres ont plus intéressés les psychologues, les psychosociologues, les historiens, les spécialistes de science politique, que la plupart des sociologues (exception faite de ceux qui se réfèrent à la sociologie clinique). J'ai pu constater, à mon grand regret, que dans plusieurs universités le nom d'Ansart et le mien étaient pratiquement inconnus. Les « chapelles » qui ont toujours existé en France, sont devenus, ces dernières années de véritables « forteresses ». En définitive, les noms d'Ansart ou d'Enriquez éveillent plus d'écho au Brésil qu'en France.

Un dernier mot à propos de notre amitié. Nous avons, une seule fois, fait un long voyage ensemble. Nous sommes allés au Japon (se trouvaient là, également, Pierre Fougeyrollas, Michel Maffesoli et Marc Maurice). Le voyage a été instructif et agréable. A un moment le groupe s'est scindé en deux, car nous allions dans deux directions, et nous avons formé un groupe

Ansart et moi. Nous avons vécu quelques jours dans une petite maison près du mon Fuji. Cette solitude à deux nous a été extrêmement agréable et nous serions volontiers resté plus longtemps. Mais tout a une fin. En tout cas, ce séjour en compagnie d'Ansart, reste pour moi un excellent souvenir.

J'ajoute, avec plaisir, que Pierre Ansart, qui venait pour la troisième fois au Japon et dont un fils travaillait à l'ambassade de France, avait une grande connaissance des mœurs et des coutumes japonais et qu'il a su m'en faire profiter. Je suis devenu, grâce à Ansart, un amoureux du Japon et je le suis resté.

Notre amitié a donc eu des résultats positifs. Mais il ne faudrait pas que les souvenirs, aussi charmants et positifs soient-ils nous empêchent de nous rendre compte que l'époque où nous avons écrit nos ouvrages est profondément différente de celle dans laquelle nous vivons actuellement. Autrement dit si le livre d'Ansart (et peut-être le mien) est devenu (pour beaucoup d'entre nous et j'espère pour vous) un classique de la sociologie, il se réfère à un monde qui, s'il n'a pas totalement disparu, est en plein bouleversement. Ainsi il tend à devenir « inactuel » et il ne peut plus nous donner une vision correcte de l'univers qui est le nôtre aujourd'hui. C'est le sort de tous les « classiques » de la sociologie. Mon livre de 1983 est en train de subir le même sort.

Mais le fait de leur caractère « inactuel » n'empêche pas que les problèmes qu'ils ont posés n'ont pas disparus pour autant. Si on reste centré sur l'ouvrage de Pierre Ansart (et ce sera mon optique pour la suite de ce texte) on doit alors se demander : les passions politiques existent-elles toujours ? Se manifestent-elles de la même manière ? Peut-on encore les gérer ou doit-on simplement les subir ? Ces questions Ansart ne pouvait pas les poser car elles ne se trouvaient pas ni dans la réalité ni dans la manière d'explorer les problèmes. Un sociologue n'est, heureusement pas, un devin ou un prophète. Mais nous, qui sommes encore vivants en 2019, nous ne pouvons pas les esquiver car elles se présentent à nous avec force et nous sommes bien obligés d'en tirer compte si nous voulons continuer à exercer notre fonction.

Parmi l'ensemble des caractéristiques de nos sociétés qui pourraient être étudiés, deux nous semblent centrales.

– L'importance prise par le « politiquement correct ».

– Le développement des réseaux sociaux qui entraîne le développement du mépris et de la haine. Elles ont pour fonction d'empêcher

toute « parole vraie » et d'instaurer un monde où prévaut la violence et la manipulation.

L'apparition et le développement du politiquement correct

La chute du mur de Berlin, l'effondrement progressif de l'union soviétique, la réunification de l'Allemagne, la multiplication de nations indépendantes et l'édification d'une fédération de Russie à partir de la réunion des territoires qui n'avaient pas désiré leur indépendance ont donné l'illusion, à la fin du siècle dernier, que le monde, ayant enfin exorcisé la menace (réelle ou fantasmée) du « totalitarisme soviétique », allait vers le libéralisme politique et économique et reconnaissait dans chaque individu un être devenu autonome et, de ce fait, pouvant parler en son nom propre. Le monde semblait être parcouru par une seule passion politique : la passion pour la liberté individuelle qui a pour conséquence que les États Nationaux n'existent que dans la mesure où ils donnent satisfaction, comme l'espérait au 19e siècle, Benjamin Constant, aux « intérêts privés ».

En définitive, chaque Etat doit devenir le plus léger et le moins coercitif possible et doit favoriser la liberté de parole et d'agir de chacun qui devient ainsi l'entrepreneur de sa propre vie. Certes, une telle vision, dans toute son ampleur, a été quelque peu modifiée par l'apparition des mouvements de « djihad » (Al. Quaida et ensuite la constitution de l'E.I / État islamique) et a obligé les nations occidentales à réagir sur le plan militaire. Pourtant « l'idéologie individualiste » n'a pas disparu, loin de là. Si on considère toujours que l'Etat doit assumer ses fonctions régaliennes, faire la guerre, si elle est nécessaire, et protéger ses citoyens il doit se comporter comme un État « minimum » dans les autres fonctions et donc laisser au citoyen-roi le droit de se comporter comme il le désire, dans les limites de la loi. Ainsi chacun a le droit de faire ce qu'il veut (à la condition de ne pas empiéter sur la liberté d'autrui) et de dire ce qui lui plaît. La liberté d'action, la liberté de parole est à son « maximum ».

Dans de telles conditions, chacun a le droit d'exprimer ses passions. Il n'a pas l'obligation d'être uniquement rationnel. Il peut au contraire se laisser aller à ses émotions, ses sentiments, les cultiver, les exprimer. Chacun

veut un État extrêmement permissif et favorisant la réussite économique et le changement social pour tous. Certains auteurs, comme Fukuyama, estiment même que nous sommes arrivés à la fin de l'histoire et que la liberté individuelle est le but du fonctionnement social. Hélas, il y a un « hic » (un empêchement). On s'est rendu compte, progressivement, que si chacun pouvait avoir droit à la parole le résultat risquait d'être désastreux pour le lien social. En effet les êtres humains n'ont pas (loin de là!) que des sentiments positifs à exprimer, que des passions amicales à mettre en œuvre. Si les hommes ont le droit de parler, ils peuvent tout dire et faire ainsi, volontairement ou involontairement, mal à autrui. Et ceci, d'autant plus que l'interlocuteur visé fait partie d'un groupe, minoritaire (ex : les noirs, les hispano-américains, les juifs, les femmes, les LGBT, les handicapés etc). Ainsi la parole doit être mise en « liberté surveillé » pour qu'elle n'ait pas de portée néfaste. D'où le « politiquement correct ». On ne dira plus, par exemple, un « nègre » mais un africain-américain, un homosexuel mais un gay etc.

Cette mise en sourdine de la parole s'est d'abord exercée dans les « campus américains » mais elle s'est généralisée dans tous les milieux et tous les coins du globe. De plus, elle ne fonctionne pas seulement au niveau de la parole mais aussi au niveau de l'écriture et aussi au niveau des actes (ex : il ne faut pas « importuner » les femmes...). On peut bien comprendre ces interdictions, ces limitations car elles préservent un minimum de lien social positif, de « vouloir vivre » ensemble ; mais qui ne voit pas que l'obligation de n'exprimer que des sentiments positifs, que n'utiliser qu'un langage édulcoré a pour conséquence un refoulement de toutes les passions « mauvaises », « disruptives ». Or si ces passions sont fortes, un jour, le refoulement et la répression ne fonctionneront plus et les paroles, les actes les plus violents débonderont violemment sur la scène sociale.

Le « politiquement correct » aura un effet « inattendu », souvent qualifié (en particulier chez les économistes libéraux) de « pervers », un effet donc contraire et même contradictoire avec le but poursuivi rationnellement de « dépassionner » les relations humaines et sociales.

Puisque l'expression de passions et de sentiments violents sera interdit, puisque ces passions peuvent également briser l'obstacle du refoulement, alors il n'y aura plus ni dans premier cas, ni dans le second de possibilités de mettre au point des méthodes de gestion des passions. Tout le monde, si un tel programme se réalisait, serait obligé, plus ou moins, de mentir et de « se mentir ». Personne ne saurait exactement ce qu'il doit (ou peut) dire car les prescriptions auront tendance à devenir de plus en plus dures

pour espérer juguler les passions considérées comme mauvaises. La « parole vraie » nécessaire à l'établissement d'un lien social apaisé risque alors de disparaître ou au moins de devenir extrêmement rare. Et les individus libres, les « sujets-rois », totalement assujettis à une parole que j'avais qualifié dès 1996 de « parole en liberté surveillée ».

Le développement des « réseaux sociaux »

Les progrès dans la communication, le développement du « numérique » ont abouti à créer ce « village universel » évoqué il y a longtemps par Mac Luhan [MAC LUHAN ; POWERS, 1989] où tout le monde peut converser avec tout le monde et où chacun peut se faire de nouveaux amis. Certes, ce résultat a été atteint. Et des milliers de personnes s'envoient des mails, des « textos », des SMS, et s'échangent des photographies et des informations. Les réseaux sociaux ont donc eu une fonction positive dans la croissance de Communication authentiques et ont favorisé l'expression de sentiments démocratiques. Un seul exemple : en Tunisie, le régime honni de Ben Ali n'aurait jamais pu être renversé pacifiquement si les réseaux sociaux n'avaient pas pu être utilisés pleinement.

Hélas, ce type d'exemple devient de plus en plus rare. Et on voit proliférer sur les réseaux sociaux des discours de mépris, de violence, de haine. Des individus sont persécutés par d'autres qu'ils ne connaissent pas, des communautés sont attaquées violemment. Tout cela, en toute impunité car il n'est pas facile d'identifier les auteurs de ces messages. Les « émetteurs de haine » étant invisibles ou simplement impunis se sentent tranquilles derrière leur anonymat. Je ne mentionne pas les attaques permettant la manipulation de certains réseaux visant à influer le vote des électeurs. Ces attaques demanderaient une étude spécifique, impossible à entreprendre dans ce texte. Contentons-nous des messages entre particuliers. Ils sont de trois sortes, bien typées :

des communication chaleureuses, positives, agréables (textes, photos) n'exprimant que des passions sympathiques, agréables à exprimer et à recevoir.

des communications violentes, haineuses, visant des individus et des groupes qui sont stupéfaits d'être les objets de ces attaques virulentes.

quelques rares communications de propos objectifs, des échanges d'information, de nouvelles informations (ainsi Wikipedia) sont de nature rationnelle et plaisant à l'ensemble.

Ceci étant, ce sont les premières (positives) ou les secondes (négatives) qui sont les plus nombreuses et qui ne peuvent pas être gérées. Si l'expression de sentiments positifs ne posent pas de problèmes ni aux individus ni à l'ensemble de la société (au contraire il renforce le lien social qui a toujours un besoin urgent d'être entretenu et même réparé), celle des sentiments négatifs fait courir à l'humanité toute entière un grand péril : celui de la montée incontrôlable de la violence, de la puissance de la « pulsion de mort » bien identifiée par Freud.

Si maintenant, nous lions les conséquences de ce qu'est devenu le « politiquement correct » et la crue constante de la violence verbale dans les réseaux sociaux, force nous est de constater que « la parole vraie », le discours significatif, le langage dans son inventivité (« Honneur des hommes, Saint langage » écrivait, dans le temps, Paul Valéry) est en train de disparaître. Et ceci nous semble le symptôme le plus éclatant 1) de l'apparition d'un faux langage, qui n'a d'ailleurs qu'un temps (« le politiquement correct ») 2) de la montée des passions violentes, incontrôlées qui visent à détruire des individus et des « communautés » particulières, passions impossibles à gérer car agis par des individus qui pensent détenir la vérité. Le « parler vrai » n'a pratiquement plus de force, quand des individus anonymes ou d'autres qui sont au contraire dans des positions de pouvoir (ex : le président des États-Unis, Trump ; le premier ministre anglais Boris Johnson) disent n'importe quoi qui leur est favorable, avec le plus grand sérieux, (pour ne pas dire qu'ils mentent effrontément) et ne supportent pas d'être contredits car ils sont certains de posséder la vérité. Ce sont des êtres sans interrogations, sans limites, contents d'eux-mêmes et méprisant les autres.

Ces personnes, illustres ou « quelconques » (pour reprendre l'expression italienne « qualunque » ou encore celle de Robert Musil « l'homme sans qualités ») [MUSIL,1956] sont de plus en plus nombreuses et sûres de leurs convictions. En effet, les scientifiques sérieux ne sont pas toujours écoutés, des « scientifiques » liés à certains laboratoires disent ce que ces laboratoires leur enseignent. De plus, la science est de moins en moins écoutée et bien des gens dits sérieux croient par exemple au « créationnisme

» (nous avons été tous créés ensemble, dinosaures et êtres humains par Dieu) ou que la terre est plate. Il n'est plus possible, ainsi, de gérer des contre-vérités et cela dans un univers de plus en plus dangereux. Ceci étant, sommes-nous dans une impasse ou des portes de sortie existent-elles ?

Je n'ai pas la prétention, après avoir montré la recrudescence des passions néfastes et la très grande difficulté (ou même l'impossibilité de gérer ces types de passion), de fournir des solutions. Je voudrais simplement noter qu'en même temps que se développent une pensée fausse, un discours de mensonge ou de haine, des obstacles pour mettre en œuvre une clinique des passions politiques, commence à émerger une série de conduites de résistance de la part des sujets sociaux.

En effet, de plus en plus de personnes se rendent compte du pillage de la planète, du réchauffement climatique, de la montée des inégalités, des violences faites aux femmes, aux enfants, aux handicapés et se mettent à inventer d'autres manières de vivre, de cultiver la planète, de construire des entreprises, d'édifier du lien social positif. Il faut faire confiance à tous ces mouvements spontanés même s'ils semblent souvent utopiques pour une simple raison, chaque fois que le monde a failli s'effondrer, il s'est, en réalité, profondément transformé.

La pulsion de vie a toujours été plus forte que la pulsion de mort -même dans les situations historiques où cette dernière a semblé triompher. Comme le dit Paul Valéry, « viendra l'heureuse surprise ». En effet, ce qui va se passer est relativement imprévisible, même si chacun a son idée des transformations à opérer, il est vraisemblable que la réalité prochaine sera fortement différente de celles que nous pouvons, aidés par les futurologues, tenter d'anticiper.

Cela ne veut pas dire que nous avons à attendre les transformations qui vont s'opérer. L'être humain, malgré tous ses défauts, toutes ses limites, n'est pas un robot ou un agglomérat d'algorithmes qui ne demande qu'à être conduit. On peut voir tous les jours se manifester des résistances. Certaines seront sans avenir. Ceci étant, elles doivent être entreprises. Tout ce qui dans l'homme et la femme relève de la réflexion, de l'interrogation, de la volonté, de la « raison mêlée à la passion » comme le pensait Goethe, doit être encouragé ! Naturellement les résistants courrent des dangers. La liberté, en effet, ne s'obtient pas sans risques. Mais il est nécessaire que de plus en plus d'être humains se reconnaissent les uns les autres et veuillent construire un monde moins chaotique, plus juste et plus agréable à vivre pour tous. Tout le monde doit être prêt à l'action même s'il est difficile

de savoir quelle action on doit choisir.

Nous pouvons être aidé dans cette tâche, de façon quelque peu paradoxalement, par trois penseurs classiques qui semblent à priori bien loin de nos préoccupations mais qui, en définitive, peuvent nous servir d'appuis. Je veux parler de Machiavel, de Montaigne et de Spinoza. Il ne s'agit pas ici de véritablement les étudier (ce serait leur faire injure que de ne leur consacrer à chacun que quelques lignes), mais de rappeler simplement quelques unes de leurs propositions fondamentales qui peuvent éclairer notre recherche.

Machiavel n'a pas, comme beaucoup l'ont cru, ignoré ou méprisé les valeurs. Au contraire il les a explorées dans leur nudité et il s'est rendu compte que s'il voulait faire preuve de vérité (n'être pas un marchand d'illusion et un créateur d'utopies), il ne devait pas essayer, comme bien d'autres essayistes, de définir un monde de gouvernement idéal mais au contraire de s'attacher aux pratiques réelles du pouvoir. La lucidité de Machiavel lui a permis de comprendre et la soif de pouvoir des « princes » et le désir de liberté du peuple.

Pour déchirer les apparences, il devra s'apercevoir qu'une principauté n'est respectée que si elle est armée, qu'elle doit être défendue par ses propres citoyens et non par des mercenaires, que le peuple est capable de vérité même s'il est globalement ignorant et que de toutes manières il connaît bien ce qui l'opprime et qui lui fait horreur.

Si un prince doit toujours bien connaître ce que veut le peuple, le peuple doit comprendre comment fonctionne le prince. Il n'y a pas d'unité. Il n'y a qu'une confrontation continue, chacun limitant le pouvoir de l'autre. Le prince n'est pas bon, il n'est pas mauvais, il poursuit ses buts et le peuple conscient a comme moteur de son action l'amour de la justice. Cette division fondamentale va à l'encontre de toutes les utopies mais elle reflète bien ce qu'est une république : deux pouvoirs centraux et une limitation nécessaire d'un pouvoir l'un par l'autre.

Nous savons, grâce à lui, que la lutte parfois, la confrontation toujours, opposera des fractions de la société, qu'il n'y aura jamais de société « idéale » mais que chacun doit pouvoir manifester ce à quoi il croit et ce qui le fait mouvoir.

Si Machiavel nous fait toujours un peu peur, Montaigne quant à lui, apparaît comme un être subtil, amical, avec lequel on peut bien passer un très long moment car il nous semble être toujours proche dans le chatoiement de son existence. Montaigne nous fait comprendre que la vie sociale n'est pas et ne peut pas être le tout de la vie d'un homme. D'un coup nous comprenons mieux les individus qui se posent des problèmes sur la manière de s'investir

dans la vie de la cité et qui se refusent à devenir militants.

De plus, Montaigne en disant « que sais-je », en prônant une éducation de « têtes bien faites », en n'allant que vers « la science qui l'instruise à bien mourir et à bien vivre », nous apprend que rien dans ce monde ne doit céder au règne que certains veulent instaurer d'une pensée positive et de la recherche du bonheur à tout prix.

En fait, si à son instar nous nous contentons de vivre « une vie seulement excusable et de jouir du monde », nous pourrons alors occuper une place dans le monde en faisant bien ce que nous avons à faire, c.a.d nous interroger sur nous mêmes, nouer des relations avec les autres qui nous permettons d'évoluer et sans doute, d'aider également à l'évolution des autres, préférer les moments où nous voulons et recherchons à ceux où nous trouvons. Comme le dit Montaigne : « sans espérance et sans désir nous n'avons plus rien qui vaille ».

Quant à Spinoza, à propos duquel nous serons presque muet car sa pensée est celle qui est le plus en vogue et la plus commentée actuellement, ce qui nous conduit à un silence respectueux, il nous apprend, comme Montaigne, que nous sommes des êtres de désir, que nous désirons persévérer dans notre être, que nous devons nous défier des « passions tristes » car si la réflexion philosophique doit être menée rationnellement, la vie de tous les jours est conduite naturellement par le jeu des passions et des jugements et que nous avons une puissance d'agir que nous utilisons fort peu mais qui est ce qu'il y a de plus précieux en nous.

Ces trois auteurs n'ont, certes, pas tout dit. Mais leur fréquentation nous rend plus aptes à devenir ce que Walter Benjamin nommait des « êtres historiques » autrement dit des hommes et des femmes fortement impliqués dans la vie de la cité et capable en même temps de s'interroger et d'évoluer.

Peu de temps avant sa mort nous avions discuté Ansart et moi de ce que nous pourrions faire actuellement et nous avions conclu qu'il fallait que nous continuions à penser et à écrire, comme nous l'avions toujours faits ; qu'il fallait donc que nous persévrions à diffuser notre pensée, aussi limitée soit-elle. Ansart nous a quitté mais ses livres demeurent. Je dois, quant à moi, continuer à réfléchir et à vous faire part de mes idées. J'espère que vous pourrez reprendre et prolonger certaines d'entre elles. Je vous fais confiance, même si j'ai le sentiment de ne pas vous avoir communiqué beaucoup de perspectives nouvelles. Chacun ne peut donner que ce qu'il est capable, à un moment historique spécifique, de penser. C'est mon cas. Je vous transmets donc le flambeau.

Referências

- ANSART, Pierre. *La gestion des passions politiques*. Lausanne: L'Age d'Homme, 1983.
- ANSART, Pierre. *A gestão das paixões políticas*. Trad. Jacy Seixas, Curitiba: EdUFPR, 2019.
- ANSART, Pierre. *Idéologies, conflits et pouvoir*, Paris, P.U.F., 1977.
- ENRIQUEZ, Eugène. *De la horde a l'État*. Paris: Galimard, 1983.
- MAC LUHAN, Marshall. POWERS, Bruce R. *The Global Village: transformation in world life and media in the 21st century*. Oxford: Oxford University Press, 1989.
- MACHIAVEL, Niccolò. *Il Principe*, Antonio Blado d'Asola, 1532.
- MONTAINGE. Michel de. *Essais*. 3 vol. (1580-1588) *Ensaio*, São Paulo: Martins Fontes, 2000/2001, trad. Rosemary Costek Abílio. Em três volumes.
- MUSIL, Robert. *L'Homme sans qualités*. Trad. Phillippe Jaccottet. Paris: Éditions du Seuil, 1956.2v.
- SPINOZA, Baruch. *Ethica* 1677; *Tractatus Politicus*, 1677 (publicações póstumas).

RECEBIDO EM: 20/04/2022
APROVADO EM: 08/05/2022